

CSCBA

0° 22' 31'' 0

CCEUR CHAUD BOIS D'AQUITAINE

44° 02' 47'' N

0° 22' 31'' 0

La forêt d'art contemporain, qui met en place depuis 2009 un parcours régional d'œuvres sur le territoire des Landes, a confié en 2010 le commissariat de la programmation d'installation d'œuvres monumentales pour l'année 2011 à l'artiste Laurent Le Deunff.

Laurent Le Deunff a, entre autres, invité Émilie Perotto à concevoir une sculpture dans ce contexte.

Ce livre rend compte de la création et de l'existence de cette sculpture, qui se nomme Cœur Chaud Bois d'Aquitaine.

Des textes jalonnent ce livre.

Le premier, Fragments d'histoires des Landes de Gascogne : pluralité et diversité d'un « massif », de la docteure en géographie Aude Pottier, pose des repères contextuels à la forêt des Landes actuelle.

Plus loin, la note d'intention écrite par Émilie Perotto en 2011, précise la relation entre Cœur Chaud Bois d'Aquitaine et son territoire.

Le Chœur, Le Lien et CCBA permettent ensuite à Cœur Chaud Bois d'Aquitaine de s'exprimer directement.

Enfin, quelques paroles de Martine Fleuret, voisine de Cœur Chaud Bois d'Aquitaine, capturées le 30 octobre 2024 à la poterie de Lassalle à Arue, viennent ponctuer des pages de photographies.



Il y a des histoires bien réelles qui pourraient néanmoins commencer par « Il était une fois ». Ces histoires sont souvent celles de mutations tellement profondes, de bouleversements tellement importants et rapides, que nos imaginaires contemporains ont parfois du mal à se les représenter. On peut d’autant plus avoir de difficultés à se les représenter que les paysages qui en sont issus paraissent désormais tellement familiers, tellement ancrés dans nos représentations actuelles que les transformations qui les ont amenées sont consciemment ou inconsciemment oubliées.

Les Landes de Gascogne font partie de ces territoires à l’histoire extraordinaire, au sens premier du terme. Car la fin du XVIII^{ème} siècle, mais surtout le XIX^{ème} siècle ont marqué l’avènement d’une des plus importantes mutations paysagères et environnementales que le territoire métropolitain français ait connu : la constitution du massif forestier des Landes de Gascogne, le plus grand massif forestier résineux artificialisé d’Europe Occidentale.

Outre, pour bonne part, l’oubli de cette histoire, les Landes de Gascogne ont comme autre particularité d’être marquées par les ambiguïtés. Tantôt archétype de la forêt de production critiqué pour cette orientation exclusive, tantôt lieu magnifié pour le cadre de vie et de vacances qu’il offre ou les milieux qu’il renferme, le massif forestier landais possède une image double qui se contredit.

Les quelques pages qui vont suivre sont issues d’un travail de thèse en Géographie¹ qui avait pour objectifs de questionner la patrimonialisation (la volonté et l’acte de préservation qu’il soit institutionnalisé ou non) de cet espace forestier à travers le temps et face à ses enjeux actuels, en identifiant les valeurs qui y conduisent. J’ai voulu ici en extraire les éléments qui permettent de contextualiser le travail de valorisation artistique qui a été menés en retraçant l’histoire du massif forestier des Landes de Gascogne, pour donner à voir, par touche, la pluralité des regards dans sa constitution et dans l’approche qui peut en être fait. Le propos n’est pas ici de faire une historiographie exhaustive mais de guider le lecteur, le voyageur, le curieux dans la compréhension de ce paysage qui aujourd’hui peut constituer un cadre de vie (nouveaux pour beaucoup de populations qui y sont venus s’y installer), un cadre de vacances, un simple paysage traversé et visible depuis les vitres d’un train ou d’une voiture.

1 Aude Pottier, *La forêt des Landes de Gascogne comme patrimoine naturel? Échelles, enjeux, valeurs*. Thèse de doctorat, École doctorale sciences sociales et humanités, Pau, 2012.

AUX ORIGINES D’UNE « NOUVELLE FORÊT »

DES CARACTÉRISTIQUES PHYSIQUES BIEN PARTICULIÈRES

Les Landes de Gascogne correspondent à une vaste entité naturelle de forme triangulaire s’étendant sur un 1 300 000 hectares. C’est cette entité que couvre aujourd’hui, sur près d’un million d’hectares le massif forestier du même nom. Outre leur dimension et leur si caractéristique forme triangulaire, les Landes de Gascogne sont également marquées par des particularités topographiques et géologiques. On peut difficilement trouver en France de régions naturelles qui se définissent aussi clairement, et aucune ne peut prétendre à une aussi évidente uniformité de sols et de reliefs. La couche superficielle de sable, qui recouvre la totalité de ce plateau, en a pris la dénomination le « Sable des Landes », reflet d’un inextricable lien entre cette formation géologique et cette région naturelle.

Le cordon dunaire à l’Ouest et le plateau landais constituent les deux grandes entités topographiques des Landes de Gascogne. Alors que le cordon dunaire fait barrage à l’écoulement des cours d’eau d’arrière-dune (qui percent au sud via des « courants » exutoires), à l’intérieur des terres, sur le plateau landais, l’eau est omniprésente et stagne. Bien que souvent avancée, ce n’est pas la pente qui constitue un frein à l’écoulement des eaux mais la jeunesse du réseau hydrographique). Le régime des eaux sur cet espace est essentiel, il structure végétation et organisation humaine et est à l’origine d’une partie des légendes dont le territoire a été, malgré lui, pourvu.

L’organisation de la société agro-pastorale préexistante sur une bonne partie du territoire avant l’afforestation, est alors particulièrement liée aux potentialités des sols en lien direct avec son drainage. Elle s’est appuyée et a optimisé cette répartition en établissant son habitat et ses cultures à proximité des cours d’eau, sur les marges du plateau, là où le sol est naturellement drainé par les cours d’eau. Les espaces de landes sont des zones libres et communes de pâture pour l’élevage ovin², pilier du système, dont le fumier sert à fertiliser le sol. L’imaginaire collectif garde en mémoire (en s’appuyant notamment sur l’immense travail ethnographique de Félix Arnaudin et sa mise en valeur par l’écomusée de Sabres), le berger landais planté sur ses *chancas*³, gardant son troupeau. Comme souvent, les images d’Epinal effacent une réalité plurielle. Car si la société agro-pastorale constitue un pan majeur de l’activité du territoire, elle n’est pas la seule.

LES FORÊTS D’AVANT « LA » FORÊT

La présence de forêts au sein des Landes de Gascogne est loin de dater du XIX^{ème} siècle. Les vestiges de ces forêts implantées réapparaissent au détour du creusement des dunes, de l’abaissement des étangs ou tout simplement au pied de la dune du Pilat⁴. Ces paléosols, dont le premier date d’environ 10 000 ans, sont constitués d’anciens sols forestiers laissant voir les vestiges de pins maritimes et sylvestres, d’aulnes, de saules et de sorbiers par exemple.

2 Dans les années 1850, le cheptel ovin est estimé entre 800 000 et 1 000 000 de têtes (Dupuy, 1996).

3 «Échasses» en occitan gascon.

4 «Pilât» vient du gascon *pilar* qui signifie «hauteur», «monticule» et correspond bien à la dune. «Pyla» est l’écriture instaurée par un promoteur immobilier, pour donner du «style» au mot, dans les années 1920. Cette forme ne se rattache donc qu’aux quartiers résidentiels situés à proximité de la dune.

C’est à Pline l’Ancien (23-79) dans son *Histoire naturelle* que l’on doit la première référence à la forêt gasconne, la *saltus vasconiae*, désignant ainsi sous ce terme de *saltus* une forêt servant de parcours à bétail.

Bien que souvent approximatives, les cartes de Claude Masse, des Cassini ou Pierre de Belleyme permettent de faire émerger la distribution géographique des boisements d’avant la grande pinède que nous connaissons aujourd’hui. On y distingue, en plus des boisements se situant à proximité des cours d’eau, cinq grands massifs : celui de Casteljalous, du Pays de Buch, du Marensin, des Leyres et de la haute vallée du Ciron. Certes, le travail des champs et l’exploitation des parcours ont permis la mise en place d’une économie de subsistance mais la récolte de la résine et les produits qui en sont dérivés (poix, goudron, brais, colophanes, essence de térébenthine par exemple), la présence de suberaies (forêt de chênes liège) sur certains secteurs et l’extraction de fer, ont également été sources de revenus et le point d’ancrage d’industries et d’un commerce qui est loin d’être négligeable.

La forêt est alors en premier lieu productrice de résine pouvant être exportée par les ports de Bordeaux et de Bayonne. Il n’est donc pas étonnant de voir les premières plantations de pins émerger dès le XVII^{ème} siècle dans le but de les gemmer⁵. Le massif du Marensin constitue en la matière, l’un des rares secteurs des Landes de Gascogne avec une véritable tradition sylvicole ancestrale. L’exploitation industrielle y est attestée dès le Moyen-âge, l’implantation de boisement étant favorisée par le milieu et la commercialisation par la proximité du port de Bayonne. L’exploitation du pin passait également par la vente des bois pour la fabrication du charbon qui alimentait les forges environnantes. Outre le pin, d’autres régions se distinguent par la forte présence de suberaies qui, pour certaines d’entre elles (Marensin et Maremne particulièrement), est attestée dès le début du XVI^{ème} siècle. L’utilisation du liège pour les arsenaux militaires mais surtout pour l’industrie bouchonnière donna naissance à un tissu artisanal au début du XIX^{ème} siècle. Le chêne est bien « l’autre » arbre des Landes. Pédonculé, il pousse spontanément dans les forêts-galeries ou est installé dans les airials ; tauzin, il apprécie les landes sèches et apparaît notamment en boqueteaux à l’époque pastorale sur les vastes étendues de landes ; vert, on le retrouve dans les forêts dunaires du Nord du Bassin d’Arcachon.

Dans un méli-mélo historique et peu de finesse dans l’analyse des différentes situations de ce vaste territoire, le berger s’associe aujourd’hui à l’imaginaire des Landes (et plus généralement du département du même nom omettant la Gironde et une partie du Lot-et-Garonne) à côté des représentations de pins et de forêts, le tout étant inextricablement associé. Pourtant, la valorisation qui en est faite aujourd’hui passe sous silence (hormis dans les espaces muséographiques bien entendu) la manière dont la généralisation de l’un est la cause de la disparition de l’autre et comment cette représentation du berger sur ce territoire est à l’origine d’un processus de transformation du milieu qui trouve comme fondement la volonté de le faire disparaître. Car malgré cette diversité de situations sociales et économiques et une très bonne adaptation des populations aux milieux les plus ingrats, le regard extérieur porté sur les Landes de Gascogne est aussi simpliste que faux.

5 Inciser les pins pour exploiter leur résine.

RETOUR SUR LA « MISE EN VALEUR »
DES LANDES DE GASCOGNE

AUX FONDEMENTS: UN « MAUVAIS PAYS »

La volonté d’aménagement des Landes de Gascogne est profondément liée à une vision du rapport de l’humain au milieu encore dictée, au milieu XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, par la théorie des milieux issue de la conception Hippocratique. Celle-ci fait correspondre les cadres au sein desquels se déroule la vie et la composition des humeurs que renferme le corps des êtres vivants et conduit à envisager le milieu comme un tout : il est responsable des humeurs, de leurs équilibres, et donc de la santé comme des inclinations et des comportements. La théorie des milieux trouve dans les Landes de Gascogne une expression à la hauteur de son étendue spatiale. Le regard porté par des personnes majoritairement extérieures (administrateurs, ingénieurs, voyageurs et écrivains entre autres) s’inscrit ainsi dans une vision corrélant, sous une forme la plus souvent déterministe, le milieu et les hommes.

Or, ce milieu se caractérise comme un gigantesque « mauvais pays ». Cette expression et notion qui semblent venir du fond des âges se définit comme « grosso modo, une contrée impropre à produire des denrées agricoles, un milieu dont les conditions naturelles sont hostiles à l’humain » (Ozouf-Marignier, 2000). Salubrité des lieux, démontrant l’importance des réflexions hygiénistes à cette époque, fertilité des sols, abondance des ressources et des productions sont des critères de premier plan dans l’appréhension de l’environnement en France dont les plaines constituent l’apanage.

Comment ne pas voir dans ces territoires marécageux en hiver et asséchés en été le stéréotype même du « mauvais pays » ? Bien que ne correspondant qu’à une partie du territoire landais, les zones de landes humides particulièrement présentent dans la Hautes-Landes, c’est cette portion de territoire qui va devenir la référence pour caractériser l’ensemble, fondant ainsi la « légende noire » (Nougarède, 1995) des Landes de Gascogne. Amorcé au Moyen-âge sous l’impulsion des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle dont le Guide du Pèlerin (1139) propose une description détaillée de la Grande Lande, description et peu encourageante d’« un pays désolé, où l’on manque de tout » (Vieillard, 1963), l’imaginaire géographique lié aux Landes de Gascogne va particulièrement émerger au travers de l’image du désert. Voltaire serait à l’origine de cette analogie en écrivant dans son *Dictionnaire philosophique* (1769) à l’article « Judée » : « Le désert du Sinaï est le pays entre Bordeaux et Bayonne ». Espace de transition entre la France et l’Espagne, parées d’une densité peu importante, éloignées et difficilement traversables, les Landes de Gascogne répondent ainsi bien à cette image de désert et ces propos, marquèrent pendant un siècle toutes les références faites à la région.

S’égrènent par la suite les références aux habitants eux-mêmes (enfin, partie d’entre eux), selon la même ignorance et même dédain associés aux milieux. On peut par exemple citer le médecin et botaniste Jean Thore⁶ pour qui les bergers « diffèrent peu des animaux dont ils ont emprunté la peau ». Le caractère prolix et la diffusion de ces représentations tournant toujours autour des images du sauvage, du désert et de l’ailleurs tire son origine dans la pratique courante du plagiat de la part d’auteurs n’ayant jamais posé un pied dans

6 Promenade sur le Golfe de Gascogne ou aperçu topographique, physique et médical de la côte occidentale de ce même Golfe. Bordeaux: Brossier, 1810.

le pays mais qui aiment à retranscrire les propos les plus « croustillants ».

Loin d’être innocente, l’intégration de cet imaginaire géographique par la société française va constituer la base pour persuader l’opinion et justifier une action de l’État, de la nécessité d’une colonisation intérieure qui visera à faire rentrer dans ce territoire le progrès technique amenant avec lui la civilisation française (et sa langue) et la prospérité économique. Dans une logique physiocratique, il faut en premier lieu se débarrasser d’un droit faisant la part belle aux propriétés communes et non à la propriété privée, considérée comme un frein au progrès. On rejoint ici tous les mythes de peuplement qui, par la transformation par la culture de la terre, reviendrait « à humaniser la nature, à commuer le désordre en ordre, transformer le sauvage en civilisé » (Ribéreau - Gayon, 1997).

DE LA RHÉTORIQUE DE LA FORÊT « SALVATRICE » : ÉMERGENCE DES VALEURS DE LA PINÈDE

Des projets pour rendre la lande fertile, habitable et habitée, l’histoire en est émaillée. On tenta à maintes reprises de faire venir des hommes, des plantes, des animaux et de concevoir des projets d’aménagements rendant le tout viable. Des plus chimériques aux plus réalistes, tous ont été de cuisants échecs, ruinant au passage quelques notables car ignorant la réalité du milieu landais. Dans cette entreprise de mise en valeur, c’est l’orientation forestière (et son emboîtement avec un système agricole) qui va l’emporter.

L’histoire nationale retient surtout les noms de Nicolas-Thomas Brémontier (1738 - 1809), pour l’aménagement des dunes littorales et Jules Hilaire Chambrelent (1817 - 1893) pour le plateau landais bien que les méthodes qu’ils préconisent s’appuient largement sur des études précédemment menées (particulièrement celle de Guillaume Desbiey et de Charlevoix de Villiers) tout autant que sur l’expérience locale (particulièrement sur le Captal de Buch). D’un point de vue chronologique, les deux grands aménagements des Landes de Gascogne que sont la fixation des dunes littorales et l’afforestation du plateau ne sont pas concomitantes et s’étalent, au final, sur plus d’un siècle.

Pour la frange littorale, il s’agit alors de résoudre, notamment, la problématique de l’envahissement des terres par des dunes en mouvement, menaçant des lieux habités. Le roi confia la mission à Brémontier d’établir un plan général de fixation qui parvint à effectuer des premiers essais au Moulleau en 1786 (à l’époque située à la Teste-de-Buch). Parce qu’il avait été le maître d’œuvre, l’État prit possession de la plus grande partie des dunes⁷ à ce qui n’a pas été sans causer de vifs conflits pour le contrôle du foncier entre État, communes et particuliers. À l’intérieur des terres, Chambrelent s’attache à titre personnel à mettre en valeur le domaine de Saint-Alban et ce sont ces idées qui prévaudront à la loi du 19 juin 1857. S’impliquant personnellement, souhaitant donner l’exemple, Napoléon III installe, en mars 1857, un domaine de plus de 7 000 hectares au sein d’un espace particulièrement « déshérité » au cœur de la Haute Lande. Le domaine de Solférino⁸, qui deviendra une commune en 1863, est ainsi constitué devenant le lieu d’expériences multiples. Napoléon III, veut prouver que

l’homme par le libéralisme économique peut dominer la nature tout en maintenant la stabilité sociale grâce à l’intervention paternaliste de l’État. Le domaine conçu comme une véritable colonie de peuplement qui doit faire la preuve qu’une société agraire idéale n’est pas une utopie, se partage entre élevages, cultures agricoles et landes semées en pins.

Quelques mois plus tard, la, très laconique, loi du 19 Juin 1857 « sur l’assainissement et la mise en culture des Landes de Gascogne » est promulguée obligeant les communes à boiser leurs landes⁹. Deux points sont ici à souligner. Tout d’abord, tout ne commença pas avec cette loi. Cette dernière vient entériner plutôt que créer le développement de la forêt et de la propriété privée. Deuxièmement, l’objectif final de cette loi n’est pas la constitution d’un immense bloc forestier homogène mais prévoyait une forêt mélangée de chênes (bien que dominée par les pins) dans laquelle devait s’insérer des cultures, pacages, fermes. etc. De fait, comment expliquer l’hégémonie prise par la forêt?

C’est à la conjoncture temporelle que ce développement unilatéral doit être dévolu. La guerre de Sécession qui éclata en 1861 priva le marché européen des produits résineux et fit exploser le cours de la résine. De même, en cette fin de siècle, de nouveaux débouchés du bois arrivent sur le marché grâce au développement de l’industrie minière en Grande - Bretagne et ses besoins de poteaux de mine, de l’essor de la communication avec l’arrivée des poteaux télégraphiques et de l’extension du chemin de fer nécessitant des traverses. L’époque est au développement de l’économie marchande induisant une spécialisation régionale et condamnant les systèmes agropastoraux vivriers qui existaient un peu partout en France. La manne financière ainsi que la transformation de l’économie expliquent que le sens de la loi de 1857 a pris une tournure nouvelle et la forêt s’impose comme « Le » moyen de mettre en valeur les Landes de Gascogne.

Outre la prescription du boisement, c’est également l’obligation de ventes qui est faite aux communes lorsqu’elles n’ont pas les moyens de les mettre en culture. Le processus de mise en valeur de la région intérieure va ainsi prendre pour point d’appui la privatisation des landes communales. Les nouveaux propriétaires (particulièrement des notables landais et girondins) interdirent l’accès à leurs forêts aux troupeaux, et les bergers se virent exclus d’un espace dont ils étaient jusqu’alors les uniques bénéficiaires. L’incendie fut l’arme des bergers mais leur colère ne changea rien à l’avancée du nouveau système sylvicole. Les gemmeurs (ou résiniers) ont remplacé bergers et agriculteurs dans l’espace et dans l’économie. Dans une société jusqu’alors faiblement hiérarchisée et qui n’avait que peu connu de régime féodal, la privatisation généralisée des terres a massivement développé une classe de grands propriétaires terriens et celle des métayers-gemmeurs. Cette évolution entre groupes sociaux fait ainsi dire à certains auteurs qu’avec la sylviculture se sont « instaurés des rapports de dépendance individuelle et idéologique vis-à-vis du propriétaire qui incitent à penser que l’Empire a produit ici ce que la Révolution avait cherché à abolir ailleurs » (Ribéreau-Gayon, 2001).

Cette transformation induit celle du regard (extérieur) porté sur les Landes de Gascogne. La forêt devient la clef de voûte de la mutation d’un mauvais en bon pays. Nombre d’auteurs écrivant sur les Landes de Gascogne à cette époque

⁷ 60% des dunes littorales de Gascogne sont aujourd’hui publiques (dont 53% appartenant à l’État) et sont gérées par l’ONF.

⁸ L’empereur donnera ce nom en hommage au 34^{ème} régiment de Mont-de-Marsan qui se serait illustré pendant la campagne d’Italie (Papy, 1978).

⁹ L’article 1^{er} de la loi l’annonce comme suit: « Dans le département des Landes et de la Gironde, les terrains communaux actuellement soumis au parcours du bétail seront assainis et ensemencés ou plantés en bois au frais des communes qui en sont propriétaires ».

vantent les mérites d’une forêt bienfaitrice jouant sur une vision manichéenne d’un « avant/après ». La plupart d’entre eux rendent hommage à l’État, personnifié par des hommes de génie (Chambrelent et Brémontier), occultant ainsi les premières transformations effectuées par les propriétaires landais ainsi que les conflits sociaux qui ont émergé.

La valeur économique née de la richesse que procure la forêt au territoire et à ses détenteurs, est magnifiée: le pin devient « l’arbre d’or ». Protection du territoire, assainissement, « pompe à eau » et, par ricochet, une meilleure santé des habitants fondent les vertus écologiques de la forêt. Son rôle d’assainissement, particulièrement mis en avant à cette époque, l’élève au rang de purificatrice. Dans cette fonction, l’odeur du pin gemmé tient une place de choix car « si le berger puait, le résinier, quant à lui, est en odeur de sainteté » (Ribéreau-Gayon, 1997). La valeur esthétique se fait également par opposition aux paysages de landes désolées, la beauté de la sylve venant la remplacer.

Plus spécifiquement, la valorisation de la forêt littorale passe par sa capacité à générer une valeur sensible par, à la fin du XIX^{ème} et début du XX^{ème} siècle, l’arrivée du tourisme. Certains secteurs de la côte gasconne se développent, profitant du développement du chemin de fer et de la proximité du pôle bordelais. Les rivages du Médoc et le bassin d’Arcachon (et la ville elle-même) prennent un essor important, profitant de l’intérêt grandissant de l’époque envers les bains de mers. De la promotion d’un air marin mélangé aux essences balsamiques des pins gemmés, va également naître une valorisation esthétique et d’ambiance de la forêt dont Hossegor (commune de Soorts-Hossegor, Landes) constitue l’emblématique exemple. Ici ce sont les artistes et tout particulièrement les poètes et écrivains qui ont participé à sa renommée et particulièrement Justin Boex, alias Joseph-Henri Rosny. Sous l’angle artistique mais aussi élitiste (ces artistes récusent les stations mondaines de Biarritz ou Arcachon), est né un regard sur la forêt littorale landaise. Celui-ci est empreint de romantisme et fait la part belle à l’idée de nature. Il ne s’agit pas ici de la forêt landaise pour elle-même ni même dans son ensemble mais de la forêt littorale en tant qu’indispensable écrivain à l’océan et aux étangs. De cette association forêt, lacs et océan va naître ce que Maurice Martin, écrivain poète et journaliste à *La Petite Gironde*, nomme le « triptyque » (nom d’un de ses recueils publié en 1906). C’est lui qui donne le nom de Côte d’Argent à la côte gasconne. Des images, largement diffusées par le biais d’affiches de chemins de fer ou de cartes postales par exemple, deviennent emblématiques. L’eau (océan ou étangs), vue à travers les pins fait partie de celles-là, participant à la création de haut-lieux, objet même du voyage, de l’expérience esthétique et sensible promise. Cette expérience sensible prend également des tournures de conquête et d’expérience exotique par les paysages offerts et les difficultés d’accès (les brochures de l’époque sont en cela explicites). Dans ce mythe, désormais, l’immensité est valorisée, l’ambiance forestière (le calme et l’odeur) est là pour répondre aux besoins de l’homme en quête d’authenticité et d’aventure. Contes populaires, poésies et romans régionalistes, récits de voyage ont instauré le gemmeur et le berger comme deux figures emblématiques (et plus tardivement le chasseur), figures de proue de l’imaginaire des Landes de Gascogne. L’un « victime » de la forêt, l’autre « fleuron » de son développement (bien que le berger soit souvent devenu lui-même un gemmeur) coexistent ainsi et la saison touristique et autres événements saisonniers sont l’occasion de « ressortir » démonstration de gemmage et de danses sur échasses.

UN MASSIF EN MOUVEMENT PERMANENT

LES INLASSABLES TRANSFORMATIONS
D’UN JEUNE MASSIF

Le massif forestier landais, tel que nous le connaissons aujourd’hui, n’est pas identique à celui qu’il était lors de sa constitution il y a finalement peu de temps, à l’échelle de la gestion d’une forêt. Le paysage qui nous ait donné à voir reflète les transformations tant économique, physionomique que social d’un territoire.

Le début du XX^{ème} siècle entraîne la montée en puissance de conflits entre métayers-gemmeurs et propriétaires qui viennent entacher le tableau idyllique brossé précédemment. La protestation, en se coordonnant et en s’institutionnalisant autour de syndicats accentue le fait que la forêt n’est plus seulement un enjeu économique mais également social alors que la crise de 1929 marque un premier recul de la commercialisation des produits forestiers.

Dans le même laps de temps, la forêt du plateau démontre qu’elle a besoin d’une attention constante. Le mauvais entretien du réseau de drainage a pour effet d’étendre les zones submergées durant l’hiver, favorisant l’extension de la végétation arbustive et herbacée. Cette dernière, en se desséchant durant l’été, favorise la propagation d’incendies imputables à des phénomènes naturels (foudre) ou humains (accident, imprudence ou encore malveillance de l’occupant). À cela s’ajoute une activité résinière moindre dans un pays qui s’est largement dépeuplé, réduisant, de fait, les capacités d’intervention des sauveteurs bénévoles alertés par le tocsin. Autant de facteurs qui expliquent les « grands incendies » qui, entre 1939 et 1952, ont détruit environ 450 000 hectares (Papy, 1978).

En une quinzaine d’années, l’activité centrale du pays, déjà fragilisée, voit sa ressource en grande partie détruite. Difficile alors pour les propriétaires d’embaucher des métayers pour gemmer des pins qui n’existaient plus. À la catastrophe économique, s’ajoute alors une catastrophe sociale et démographique. Face au découragement général et au constat que « la forêt landaise est en train de péricliter, bien que, dans sa majeure partie, elle ne date pas plus de quatre-vingts ans »¹⁰, l’État promulgue, par l’Ordonnance du 28 avril 1945, un plan général de sauvegarde du massif landais. Une fois encore, sous la terminologie de « mise en valeur des Landes de Gascogne », l’État invoque l’« intérêt moral » du secours à apporter à la région face au risque d’un retour en arrière dont on a vu tout le dédain qui lui était porté. À l’établissement d’aménagements et de structures luttant contre les incendies notamment, cette ordonnance introduit une orientation forte : la possibilité d’une mise en valeur du territoire autre que forestière, une mise en valeur agricole. Ce ne sont pas moins de 250 000 hectares voués à l’exploitation agricole qui furent préconisés. La question d’un équilibre agro-sylvo-pastoral est une fois de plus posée et souhaitée. Aujourd’hui, et sans être exclusives, les grandes cultures constituent une caractéristique des Landes de Gascogne et tout particulièrement au travers de la culture du maïs. Mais l’une des plus importantes conséquences de cette période est la transformation du modèle sylvicole. L’ouverture du marché français des produits de la gemme (provenant essentiellement du Portugal, de l’Espagne et de la Grèce), et l’arrivée des produits de synthèse, firent chuter les cours de la résine, tandis que l’introduction d’une nouvelle méthode

¹⁰ Ordonnance n°45-852 du 28 avril 1945 relative à la mise en valeur des Landes de Gascogne, Journal officiel du 29 avril 1945. (Laplana, 1990, Annexe V).

de gemmage (à l'acide sulfurique) entraîna une baisse du besoin de main d'œuvre déjà largement entamé par les incendies. On assiste, dans les années 50 à une totale réorientation de la forêt landaise vers ce qui n'était alors qu'un sous-produit, le bois.

Pour répondre aux nouveaux marchés, une nouvelle forme de gestion sylvicole est introduite : la ligniculture. Cette période signe ainsi l'avènement et/ou l'approfondissement de méthodes sylvicoles via l'amélioration physique des sols par un meilleur contrôle du drainage et une préparation des parcelles par labour, amélioration chimique par fertilisation ainsi qu'amélioration génétique sont autant de recherches alors lancées pour perfectionner quantitativement et qualitativement la production. La volonté de rénovation du massif dans un objectif de production ligneuse a ainsi instauré des liens importants entre propriétaires, monde de la recherche et techniciens. Il est devenu la clef de voûte de la filière forêt-bois-papier de la région, filière qui regroupe à la fois les activités de la sylviculture et de l'industrie, les exploitants forestiers et les scieurs côtoyant les industries papetières, du travail du bois ou du meuble par exemple.

Outre l'accroissement de production, la diffusion de la ligniculture a également fait évoluer la physionomie du massif et ses paysages. La densité des peuplements a été augmentée et l'âge d'exploitabilité raccourci. La forêt landaise est aujourd'hui visuellement marquée par cette gestion: une forêt en monoculture de pins maritimes (92% de la forêt de production), bien alignée et calibrée avec un sous-bois souvent peu développé, voire inexistant, s'implantant sur un relief plat. Ce tableau est bien évidemment à nuancer en fonction des propriétés, et donc de la gestion souhaitée par le propriétaire (voire de sa non-gestion), ou encore des caractéristiques pédologiques et topographiques, mais il n'en reste pas moins un schéma classique ou du moins le plus connu de la forêt landaise.

Or, c'est bien ce schéma qui fait l'objet de forte critique depuis et dès le démarrage de cette orientation. La forêt landaise est souvent et précisément dénoncée pour cette orientation exclusive engendrant des pratiques sylvicoles intensives (dont les coupes rases font l'objet de critiques toujours plus croissantes) et une monotonie paysagère. Bien cadrée dans son objectif de gestion, la forêt landaise peut être ainsi qualifiée de « champ d'arbres » ou de « plantations d'arbres », remettant en cause son statut même de forêt. Il ne s'agit pas ici d'une remise en question de son caractère forestier selon une logique structurelle ou physionomique, mais de son apparente incapacité à être porteuse de valeurs autres qu'économiques. Or les valeurs naturalistes et sensibles (esthétiques, ambiance) sont inextricablement associées à l'image d'une forêt par nos sociétés et c'est dans cette hiérarchisation des valeurs, en fonction des personnes, que naissent les désaccords. Mais une fois encore, cette vision critique ne vaut que pour la forêt de plateau, celle du littorale, continue toujours d'être magnifiée pour son rôle de protection et de cadre de vie et/ou de villégiature.

Pourtant, de grands événements telle la dernière tempête Klaus, viennent rebattre les cartes et mélanger ces distinctions géographiques dans l'appréhension des valeurs. Ces événements n'effacent en rien les critiques sur la gestion (voire les exacerbent) mais viennent porter au nue toute l'importance donnée à la vocation forestière des Landes de Gascogne, alors pensée comme un bloc homogène et ce par et au-delà de sa vocation économique.

KLAUS : L'ÉMOTION FACE À LA PERTE

Dans la nuit du 23 ou 24 janvier 2009, la tempête baptisée « Klaus », a traversé le Sud de la France. Avec des vents allant jusqu'à plus de 180 km/heure, c'est, sans grande surprise, que l'espace forestier et particulièrement la forêt landaise ont été touchés. Alors que les tempêtes de 1999 avaient été désignées comme « tempêtes centennales », la surprise de revoir surgir, moins de 10 ans après, un événement du même acabit a été entière. La tempête Martin de 1999 avait balayé le Nord de la région, tout particulièrement la partie médocaine du massif. Avec Klaus, c'est le cœur forestier qui est touché. Avec près de 600 000 hectares affectés sur le million que compte le massif, dont plus de 200 000 détruits à plus de 40 %, Klaus a induit des bouleversements économiques et paysagers de grande ampleur. Au vent s'est, peu de temps après, substitué un autre ennemi: le scolyte, qui fait partie du cortège des ravageurs d'après-tempête. Au final, la quasi-totalité de la surface du massif a été affectée par la tempête de décembre 1999 et celle de janvier 2009. Ces deux dernières tempêtes ont entraîné avec elles une chute vertigineuse du volume sur pied. D'après l'Inventaire Forestier National (IFN), en dix ans, le capital productif sur pied du massif landais a été réduit de près de moitié (passant de 135 000 milliers de m³ avant 1999 à 72 400 milliers de m³ après Klaus), sans compter la baisse vertigineuse des prix de vente du bois.

Mais ce qui a été particulièrement marquant après cette tempête est la mise en exergue des valeurs que l'ensemble des acteurs et habitants du territoire ont envers cette forêt. Klaus a joué comme un véritable révélateur et catalyseur de ces valeurs qui, face à un tel évènement, s'exacerbent. L'attachement identitaire à la forêt, son importance en tant que cadre de vie, y a trouvé une place de choix. L'émotion particulièrement forte face à un paysage, en quelques heures, dévasté, certains ont choisi de l'exprimer au travers des démarches artistiques (livres, photographies, poèmes) qui ont été complétées par différents mouvements associatifs souhaitant apporter leur contribution à la reconstitution. Cet investissement de la population nous semble tout à fait révélateur d'une forêt qui, malgré son statut juridique, a été appropriée par la population y résidant, et est désormais défendue par des personnes non-propriétaires. La tempête a ainsi rendu visible aux yeux de certains l'importance de cette forêt ou, pour reprendre les termes d'une personne rencontrée: « on sait que c'est de la propriété privée mais on s'est rendu compte que c'était notre forêt quand même, que c'est notre patrimoine culturel et environnemental ». Loin de rester le simple fait de la population, l'émotion née de Klaus a été relayée et confirmée par les collectivités territoriales et instances patrimoniales. Déclarations solennelles et volonté d'actions sont venues appuyer le consensus autour de la forêt en tant que patrimoine à restaurer. Les différents échelons politiques de la région, des élus communaux au conseil régional, ont ainsi témoigné la même volonté de voir le massif reconstitué pour les valeurs sensibles, culturelles et naturalistes qu'il sous-tend, et ont tous affirmé un même soutien, parfois financièrement concrétisé, aux sylviculteurs et à la filière forêt-bois. Dans ces propos, c'est également la volonté, affichée à l'époque mais qui ne s'est pas démontrée dans les actes, de préserver la vocation forestière du territoire contre le mitage (littoralisation et périurbanisation galopante des populations, projets d'infrastructures de transports, développement de projets d'énergies renouvelables, etc.).

Tantôt archétype de la forêt de production critiqué pour cette orientation exclusive, tantôt lieu magnifié pour le cadre de vie et de vacances qu'il offre ou les milieux qu'il renferme, le massif forestier landais possède une image double qui se contredit. Dans la compréhension de ce paradoxe, l'appréhension spatiale de la forêt landaise constitue un critère déterminant. Si l'immensité de l'espace forestier des Landes de Gascogne joue dans sa valorisation en tant que filière économique de premier plan, en tant qu'espace « de nature » paradoxalement compte-tenu de sa réalité de production et son histoire et comme référence identitaire (tout particulièrement pour les habitants et propriétaires anciennement établis), ne le considérer que comme un bloc homogène passe sous silence la diversité des regards. De même, la valorisation de ces valeurs à cette échelle a tendance à faire oublier son histoire, la réalité économique et écologique (parfois moins glorieuse) sur les territoires sur lesquels ils s'implantent. Car de quelle forêt parle-t-on ?

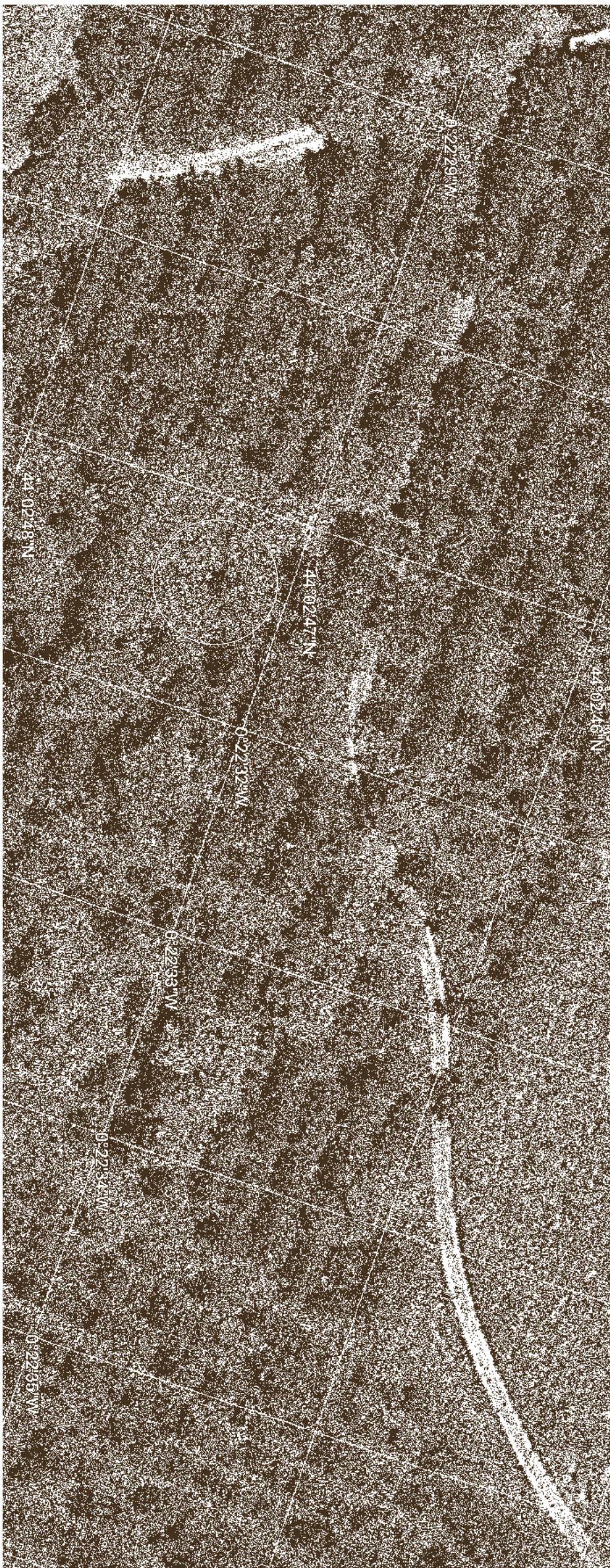
Forêt de production du plateau, forêt de protection dunaire, forêt urbaine, forêt périurbaine, forêt-galerie et zones humides protégées par la patrimonialisation institutionnelle ?

Ce qui est également marquant et que, malgré son jeune âge, le massif forestier landais a déjà fait l'objet de nombreux fléaux et à chaque fois, la question de la forme qu'il doit prendre à l'avenir est posée. Aujourd'hui paré de l'obligation de participer, dans l'intérêt de tous, à lutter contre le changement climatique, là encore les attendus ne convergent pas forcément : entre une volonté de substitution par la valorisation énergétique nécessitant une mobilisation toujours plus intensive de la biomasse, une valorisation pour la construction induisant une autre forme de sylviculture (si on met de côté les processus chimiques visant à associer et renforcer le bois existant), le stockage de carbone prenant en compte les sols et les formes de valorisation du bois nécessitant ainsi le maintien d'un couvert forestier sur le long terme (qui lui-même dépérit en partie face notamment à la sécheresse et les ravageurs), l'adaptation et la diversification des essences dans un pas de temps qui ne correspond que peu à celui du temps forestier, etc. L'épopée de ce massif est donc loin d'être terminée...



44° 02' 47'' N

0° 22' 31'' 0



Le projet Cœur Chaud Bois d'Aquitaine a comme point de départ une pièce ancienne, réalisée pour mon diplôme, en 2004. Cette sculpture, en forme de tipi, était le résultat d'expériences d'érection d'une forme avec un minimum de matière. Pour porter chance à ce travail, j'étais partie d'une esquisse épurée de fer à cheval qui devait couronner cette construction, puis, en testant dans l'atelier, c'est finalement ce fer à cheval qui assemblait les tasseaux, et donnait cette forme « vrillée », en mouvement, au tipi.

Dans le contexte de la Forêt d'Art Contemporain, j'imagine cette sculpture réactualisée comme une sorte de fétiche, de porte bonheur à la forêt dévastée, comme un symbole de la fragilité de la verticalité de la forêt, aussi bien face aux coupes rases, qu'à la tempête.

Partir d'une sculpture d'étudiante à échelle humaine qui joue sur l'équilibre, et la transformer après quelques années en une sculpture monumentale et résistante, réalisée dans des matériaux d'extérieur prenant en considération le contexte de cette forêt et la position premièrement éloignée du regardeur, est une étape importante au sein de ma pratique.

Je désire conserver un peu de mystère autour de ce projet et ne dévoilerais donc pas un certain nombre d'éléments essentiels, pour que les regardeurs aient la primeur de l'expérience de la sculpture.

Émilie Perotto,
février 2011



Juin 2004



Février 2011



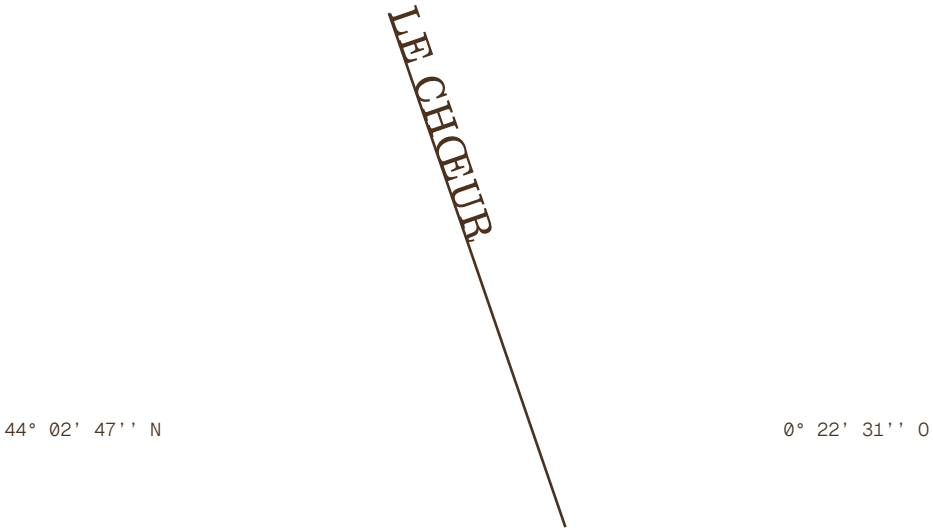
Mars 2011











Existe-t-il quelque part en nous le souvenir des forêts où nos arbres ont grandi ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir de leur abattage ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir de nos grumes empilées, transportées, stockées ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir de leur équarrissage, de leur refendage ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir de leur délignage, de leur avivage ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir de leur lamellage, leur aboutage ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir des innombrables manipulations, transports, déplacements dont nous avons été l'objet ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir de la verticalité qui fut la nôtre pendant bien des années ?
Existe-t-il quelque part en nous le souvenir de la sève qui parcourait chacune de nos fibres ?

Nous sommes 11.
11 poutres de lamellé-collé de Douglas de 12 mètres de long, et de 140 kilos.
Nous sommes composites : l'assemblage de différents arbres de différents lieux.
Chacune d'entre nous est un chœur.

Quelque part en nous il y a le souvenir du trajet en camion qui nous a rassemblé toutes les 11. Une masse de 1540 kilos allongée. Depuis ce trajet, on ne s'est plus jamais quittées.

On nous a emmené dans la forêt.
C'était familial, mais ce n'était pas chez nous (quand bien même nous aurions une origine commune et située, rien n'est moins sûr).
On nous a discrètement chaussée et chapeautée de métal.
Nous ne sommes plus 11 morceaux de matière hétérogène mais bien 11 individus.
On nous a déplacé une par une, toujours allongée.
Les mains se sont multipliées sur nos longueurs.
On a bien senti que ces mains-là étaient moins assurées.
On a bien senti qu'on nous manipulait avec plus de précaution.
L'une après l'autre, une de nos extrémités a été glissée dans un cercle lisse et froid.

On s'attendait à ce que ça nous fragmente de nouveau.
Comme toutes les fois auparavant où on nous a placé dans du métal.
Et puis rien.
Plutôt que nous scinder ça semblait nous allier.
Par le lien de métal, on nous a élevé.
Un événement.
Tant de temps passé allongées alors que notre position naturelle

est verticale.
Être debout.
Retrouver notre posture de vie.
Ça n'a pas duré longtemps.
Ça n'a pas marché du premier coup.
Une à une, on a chuté.
Quelques minutes l'espoir de la verticalité, et puis non.

Mais les mains étaient volontaires.

Elles nous ont inspectées. Elles nous ont apaisées.
Elles ont recommencé à nous rassembler dans le lien rond et froid.
On s'est redressées.
Les mains et les corps qui en étaient solidaires, ont saisi ce qui était devenu nos pieds.
À force de volonté, d'espoir et de conviction, elles nous ont peu à peu éloignées les unes des autres pour former le cercle le plus grand possible.

Si nos pieds s'espaciaient, nos têtes se rapprochaient, se croisaient.
Sous l'accolure de métal nous 11 avons vrillé, et nos 11 individualités ont bloqué notre érection commune.
Nous formons un abri tout en hissant à environ 8,50 mètres du sol notre lien d'acier.

Notre corps commun a pris son temps pour se caler dans le sol sablonneux qui nous accueillait.
Notre vrille s'est accentuée, certaines d'entre nous ont craqué par moment.
Les mains se sont affairées à sécuriser nos positions.
Et puis plus rien. Le silence.

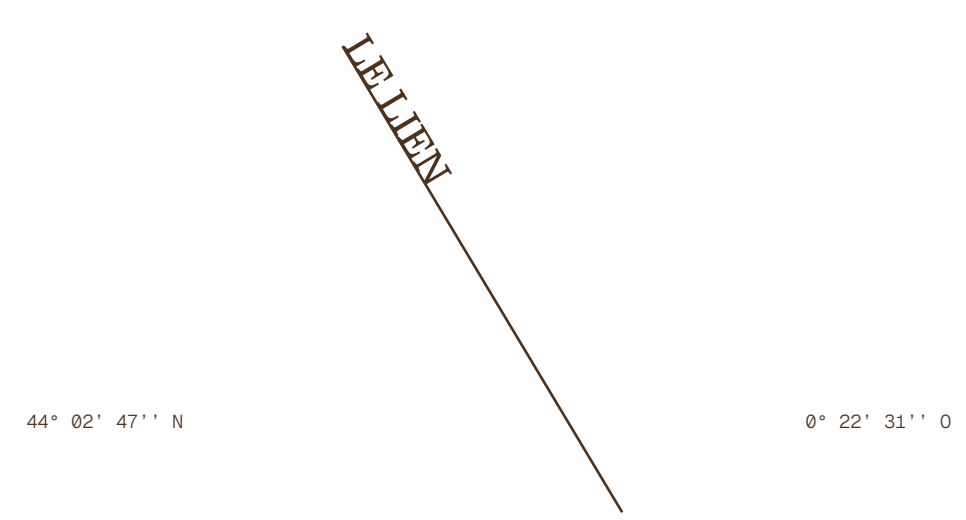
La terre que nous occupons est fertile.
Ça pousse autour de nous.
Ça pousse aussi sous nous, mais avec plus de modestie.
Autour de nous ça a poussé pendant 12 ans.
La forêt nous a bâti un écrin de verdure et de verticalité majestueuse.

À certains moments, il y a bien des voix, des rires, des sons de moteurs qui s'arrêtent.
À d'autres moments, il y a le souffle du vent qui caresse, qui frictionne, ou qui balaie la forêt.
Nous sommes toujours en place, malgré tout.
Malgré notre sol qui se meut imperceptiblement en continu, malgré le soleil qui nous brûle, malgré le vent qui nous traverse, et la pluie qui pénètre peu à peu nos tissus (même si nous avons reçu un traitement pour que cela n'arrive pas).

Il y a de longues périodes où tout est calme et doux.

Dans ces moments, on sent des présences qui s'arrêtent dans leur mouvements quand nous leur apparaissions.
On sent que pour quelques instants, ces présences, les mouvements d'air, la lumière du jour, les oiseaux, les insectes, les mammifères, les pins, les fougères, les cailloux, le sol sablonneux, nous 11 et notre lien d'acier, nous tout.e.s, sommes traversé.e.s par le même flux.
L'espace entre-nous nous relie.

Nous sommes un volume d'énergie en circulation.



Il reste quelque part en moi quelque chose de minéral.
Quelque chose qui remonte au commencement des temps.
*Anál nathrach, orth’ bháis’s bethad, do chél dénmha**.

Je viens de l’extraction.
Arracher à la Terre de sa matière pour en prélever le
mineral précieux.
Rendre ce minerai liquide, ductile, laminé.
À un moment donné, en plaques.
Pas trop fines, pas trop épaisses non plus. Nombreuses,
identiques et empilées.
Sous cette forme normée, longtemps : manutention,
déplacement, de nombreuses fois, partout.
Et puis est arrivé le moment où deux plaques ont été choisies.
Déplacées encore, découpées.
Mais là il y avait un plan précis.
Une finalité s’envisageait.

Je suis faite du désir de construction d’une autre volonté.
Assemblée. Solidement.
Je suis devenue Je quand il m’a redressé.
J’ai senti l’air dans mes trous.
Une arche de 250 centimètres par 200.
J’ai senti qu’il était heureux de ma présence.
Il était heureux du soin qu’il avait apporté à ma fabrication.
J’étais à la hauteur de ses espérances.

Il s’est fait aider pour me charger.
Il m’a calé. Et puis il m’a véhiculé.
Il s’est fait aider pour me mettre au jour.
J’ai repris la position arche.
Des longueurs de bois ont été glissées une à une dans mes trous.
Et puis on nous a laissé toutes ensemble un moment.
Elles passaient à travers moi ; je les rassemblais.

On nous a érigé.
Nous, c’est le tout que nous formons.
11 longueurs de bois liées par moi.
Je me suis éloignée du sol, à l’horizontal.
Parce qu’on m’a tiré. Par le haut.
J’étais maintenu avec assurance dans l’air, et je gardais contact
avec le sol grâce aux 11.
Certaines ont glissé.
Elles ont quitté le trou qui leur était destiné.
Ça m’a fait balancer.
J’ai eu peur qu’elles m’abandonnent seule en l’air.
Mais on m’a redescendu.

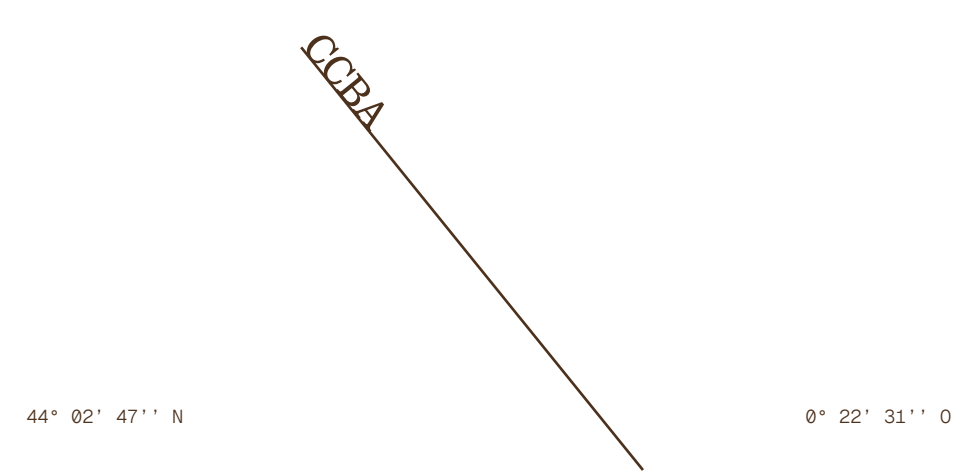
Et tout a recommencé.
Ma position d’arche. Les 11 glissées une à une en moi. Le redressage.

Cette fois-là personne n’a chuté.
Je sentais que les 11, une à une, étaient bougées afin de trouver la
bonne place. Forcément, ça les faisait coulisser en moi.
À un moment, ça s’est arrêté.
J’ai été certaine d’être connectée au sol.
Les 11 touchaient le sol pour moi. Elles faisaient corps avec le terrain
pour moi.
Et puis tout ce qui me suspendait m’a été enlevée.
Si mes 150 kg restaient dans l’air c’était grâce à mes 11.

Il ne faut pas croire, c’est très impressionnant d’exister si haut, sans
contact direct avec la Terre d’où je viens.
Je compte sur mes 11, je leur suis dépendante.
Sans elles, je chute. Sans moi, elles aussi.
Je suis fière de faire lien entre elles, de leur donner du corps.
Mais je sais bien que sans elles je perds en allure et en majesté.
Une interdépendance entre nous nous transforme en une entité.

Au début, je me sentais exposée. Vulnérable aussi haute.
À la merci du vent, de la pluie, du soleil et de la nuit.
J’ai craint les oiseaux. Mais je crois que eux aussi m’ont craint.
Mon vif éclat métallique ne leur était pas amical.
Peu à peu je me suis habituée.
C’est sûr que le temps a fait son œuvre, mais je sais aussi que la
forêt a grandi autour de nous. Elle nous inclut.
La pluie et le soleil m’ont roussi, ont grisé les 11 aussi.
Nos teintes sont mouvantes en continu. Elles résonnent avec les
densités lumineuses à l’entour et les nuances du ciel.

* Incantation de Merlin, dans le film Excalibur de John Boorman (1981), qui tire ses origines du vieil irlandais, et pourrait être traduite en français par « Souffle du dragon, charme de mort et de vie, ton sort de création ».



Avoir lieu : se produire, arriver en un endroit et à un moment donnés.

Mars 2011. Nous en tant qu’entité, en tant que sculpture, avons lieu ici à Arue.
Nous, en tant que sculpture, nous nous produisons au présent comme une contingence heureuse.
Nous avons lieu.
Nous avoir lieu.
Un lieu est à nous.
Nous possédons un chez nous.

Ou bien.
Nous, en tant que sculpture, faisons que ce périmètre de la forêt, cette zone, devienne un lieu. Un repère. Un rendez-vous.
Nous, en tant que sculpture, faisons lieu dans la forêt.

Quand le vent souffle dans les arbres qui nous entourent, nous frémissons avec eux.
Nous sommes de leur tribu, nous sommes de leur famille.
Nous ne sommes plus de nulle part, ou de partout, nous sommes d’ici.

Les arbres viennent aussi de loin.
Ils n’ont pas poussé ici par hasard,
ils ont été plantés.
Nous sommes tout.e.s ici des arraché.e.s d’un ailleurs.

Si quand le vent souffle, nous vibrons tou.te.s ici à l’unisson,
jamais nous ne considérerons cela aquit.
Déraciné.e.s un jour, étrang.er.e.s toujours.

Pour encore combien de temps les arbres autour de nous ?
On sait bien qu’ils sont élevés jusqu’à maturité.
On sait bien qu’il est attendu d’eux de la matière et du profit.
On sait bien qu’une fois rentables, ils seront coupés.
Comme l’ont été les arbres de nos 11.

Nous sommes une communauté en sursis.
Nous profitons à chaque instant de notre situation sculpturale.

Et nous, en tant que sculpture, combien de temps encore tiendrons-nous debout ?
On ne se fait pas d’illusion. On sent que l’ambiance est différente.
Par moment, ça chauffe. Ça sent le feu.

Par moment, ça souffle fort et en tourbillon.
Et puis plus rien.
Par moment, le flux de vie circule sans encombre.
Par d’autres moments, ça s’affole, ça violente.

C’est comme si tout ce qui nous entoure paniquait.
Comme si tout ce qui nous entoure était en crise.
Ça démange.

Il faut se débarrasser de ce qui est urticant. Il faut évacuer l’allergène.
Nous serons potentiellement un dommage collatéral.



Avril 2011





Novembre 2011



Janvier 2014
Avril 2014

Quand les enfants aiment quelque chose, ils le manifestent tout de suite. Ils te parlent de ce qu'ils imaginent, et il y a une adhésion immédiate. La sculpture, ils l'adoptaient instantanément.



L'émotion de cette monumentalité que tu adoptes tout de suite, qui t'est familière.
Le choc émotionnel du bonheur de quelque chose que tu t'appropries.



Juillet 2023



En 2023 cette sculpture tombe par les éléments qui ont fracturé cette forêt en 1999.
Et de nouveau, on plante, on plante.



Novembre 2023



Octobre 2024

Toute fragilité confondue, on arrive à quelque chose,
parce qu'il y a un élément fédérateur.



Les photographies ont été réalisées par: Aurélie Amiot p. 22, Stéphane Accarie p. 23, Émilie Perotto p. 24, 26, 51, 52, 56, 59, Akim Ayouche p. 25, Lydie Palaric p. 27, 28, 30, 32, 33, 42, 44, 47, 48, 55, Rémi Duprat p. 34, Sébastien Carlier p. 46, Jacques Fleuret p. 50, Baptiste Fondeviolle p. 57.

Merci à Laurent Le Deunff, à la Forêt d'art contemporain, à Gérard Fabre, ancien maire d'Arue, et à sa mairie, pour avoir créé les conditions d'apparitions de CCBA. Merci à Frédéric Duprat, maire actuel d'Arue, d'avoir continué sur ce chemin.

Merci à Akim Ayouche pour avoir déployé concrètement CCBA, qui n'aurait jamais existé sans sa détermination.

Merci à Rémi Duprat, à Dorian Leroy, et à Olivier Mora pour leur solide engagement lors de l'installation de CCBA.

Merci Martine et Jacques Fleuret pour insuffler les bonnes énergies aux moments délicats, et offrir le refuge idéal dans les moments de repli.

Merci à Lydie Palaric pour les 14 ans d'accompagnement bienveillant.

Merci à Fine, Cathy et Baptiste Fondeviolle d'être des voisins et voisines attentives pour CCBA.

Merci aux habitant.e.s d'Arue d'avoir fait de CCBA leur sculpture.

Merci à Thierry Vaast, Franck, Jana et Mustang pour le cocon doux des dernières venues à Arue.

Merci à Louis Garella pour sa compréhension sensible des sculptures et sa transcription graphique toujours personnelle, juste et précise.

Merci à Abraham Ayouche pour sa co-présence lors de l'apparition de CCBA.

Ce livre a bénéficié du soutien financier du département des Landes (aide à l'édition culturelle) et de la Forêt d'art contemporain.

44° 02' 47'' N

ISBN
978-2-9582852-1-0
20€